Le mysticisme du livre

Mariana BOCA
mariana_boca_ro@yahoo.com
Université „Stefan cel Mare” de Suceava (Roumanie)

Abstract: The work is based on the idea that literature is less than her own myth, very active in the last few decades in elitist circles. When Borges wrote the *Babel Library*, he prefigured an important direction in literary criticism, much more seductive than the discourse analysis and formal hermeneutics. It is the mitologisation of literature, as a superior and unique space for the being. It was born, therefore, in the same era of discourse analysis – a mysticism of the book. The work calls into question the representative positions of Harold Bloom and Toma Pavel to identify their limits and the inability to logically legitimize a mysticism of the book. The argument wants to show that the mysticism of the book is a false mystique and a game of religion, extremely sophisticated but very careful with the stubborn arrogance of the hermeneutic.

Keywords: *literary criticism, discourse analysis, mysticism, hermeneutic*.

Heureusement, la littérature est *moins* que son propre mythe, très actif ces dernières décennies dans les cercles élitistes. L’univers n’est pas réduit à un Babel des livres, car, tout simplement, il ne pourra jamais être clos dans une Bibliothèque écrite par des gens ou, plus actuellement, par des machines inventées par des gens. Lorsque Borges écrivait « La Bibliothèque de Babel », il figurait avec acuité une autre direction dans son positionnement dans la littérature, beaucoup plus séduisante que l’analyse du discours et l’herméneutique formelle. Il s’agit de l’acte de rendre mythique la littérature, en tant qu’espace supérieur et unique destiné à l’être. Par conséquent, à l’époque même de l’analyse du discours, un mysticisme du livre est né. Une sorte de nouvelle religion qui bouge entre la gnose du Livre et un agnosticisme livresque.

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

Les plus chevronnés interprètes de la littérature, parmi lesquels Harold Bloom, ne peuvent pas y résister.

Le mysticisme de la Bibliothèque ou le Mythe du Livre promet un certain Canaan livresque, un territoire ultime des esprits connaisseurs – accessible et intangible à la fois – comme une frontière finale de l'humanité moderne. Harold Bloom rend mythique cet endroit utopique, dans *l'Epilogue* à *L'angoisse de l'influence* (l'édition de 1997), tout en parlant d'un territoire d'où le lecteur sort exactement au moment où il arrive, mais vers lequel il revient éternellement, pour donner de la finalité et du sens au chemin qu'il parcourt, dans une recherche désarmante pendant laquelle lui, le voyageur, il n'avait que deux certitudes – l'existence (inexistante !) de l'endroit et le voyage lui-même :

> « Au bout de trois jours et trois nuits de voyage, il arriva à cet endroit-là, mais il décida qu'on ne pouvait pas arriver à cet endroit-là / … L'endroit doit être celui-ci. Si j'y suis déjà arrivé, je n'ai plus aucune importance. / Ou celui-ci ne peut pas être l'endroit. Et alors cela n'a aucune importance, mais moi-même, je ne suis pas du tout réduit. / Ou celui-ci est peut-être l'endroit. Mais peut-être je n'y suis pas arrivé. Peut-être que je suis là depuis toujours. Ou que personne n'est là et je suis d'ici, et ici. Et personne ne peut y arriver. Il se pourrait que celui-ci ne soit pas l'endroit. Alors, j'ai un objectif, une importance, mais je n'y suis pas arrivé. / Mais l'endroit doit être celui-ci. Et puisque je ne peux pas y arriver, moi n'est pas moi, ici n'est pas ici. Au bout de trois jours et trois nuits à cheval, il n'avait pas réussi à arriver dans cet endroit-là et il recommença. / L'endroit ne le connaissait pas ou il ne pouvait pas le trouver ? N'était-il pas capable de le faire ? / L'histoire dit simplement qu'il faut arriver à cet endroit-là. »

Et puis, l'histoire recommence sur le même parcours, pour marquer simultanément l'intangibilité et la proximité de *l'endroit* au cœur du texte : « Au bout de trois jours et trois nuits de voyage, il arriva à cet endroit-là, mais il décida qu'on ne pouvait pas arriver à cet endroit-là ». [Bloom, 2008 : 205]

De cette perspective hallucinante, le lecteur herméneute appelle l'auteur lui-même et tous les autres lecteurs à plonger ensemble dans l'eau profonde du texte et à se confondre avec celui-ci et, d'une certaine façon, à y disparaître, tout en acquérant, finalement, la paix de l'objectif réalisé et de la (non)identité couronnée seulement par la valeur que l'endroit utopique possède, cet endroit *au cœur du texte*…, qui existe, mais qui est intouchable !

L'abîme du langage conduit vers l'abîme du texte. Devenu lui-même un être étrange, le texte englobe, dans cette vision, une identité au-dessus de l'auteur et du lecteur, au-dessus de ses propres consciences fictionnelles, avec une existence prédestinée au transhumain. En fait, la parabole de Bloom sur le lecteur voyageur vers un Nirvana du texte projette la rencontre avec la littérature comme un jeu absurde, ayant un enjeu de Sisyphe. Le sens vers lequel l'esprit se dirige pendant la lecture, indique Bloom, se trouverait d'une façon fatale, sous le signe de l'arbitraire, car le lecteur, voyageur à travers le texte ne choisirait pas

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

les significations et ce n'est pas lui qui déciderait du contenu du message au cœur du texte, car c'est seulement le texte qui choisit et qui décide de révéler au lecteur le sens, exactement au moment où il le lui cache. Cette logique illogique est fermée, dit la parabole de Bloom, qui nous détermine à accepter notre échec, pauvre créatures perdues dans le jardin séduisant des textes. La morale de la parabole de Bloom se dynamite pour démontrer la supériorité du texte sur la conscience : si le sens, en tant qu'endroit de la rencontre entre l'esprit du lecteur et le message du texte est une Fée Morgane, alors à quoi bon lire des livres ?

D'autres grands interprètes de la littérature ont une vision presque similaire. Toma Pavel parle de *la pensée du roman* et non de la pensée de l'auteur par le biais du roman, ni du lecteur, après avoir connu le roman. On y arrive ainsi à une stratégie beaucoup plus compliquée et plus ambitieuse d'un oubli programmé de la conscience individuelle, réelle et fictionnelle (du créateur, du lecteur et de la voix ou du héros imaginé du texte) qui peut aller jusqu'à l'idée de anéantir. Il s'agit de l'histoire de l'auto-négation successive de l'identité de la conscience participante au monde du texte, du besoin de s'assimiler au Livre, par le biais d'une disparition cathartique dans ses profondeurs. On peut presque parler d'un herméneute qui prépare une étrange induction de l'auto-hypnose textuelle.

D'un livre à un autre, dans un cycle de Sisyphe, la conscience *sur le chemin* s'oublie pour être *dans* le livre, puisqu'elle ne peut jamais quitter le soi définitivement, car l'auto-négation n'est jamais effective et totale. Ainsi, le livre serait un pays utopique du lecteur vu en tant qu'être-prototype vers une Ithaca jamais touchée, mais toujours présente à l'horizon du texte. Une telle philosophie, consciemment mise sous le signe de l'ambiguïté peut ressembler, pour les connaisseurs, à un jeu. Mais elle s'avère être plutôt une tentative de sauvegarder du néant du doute et de la non-croyance, par une sorte de religiosité indécise adressée au Livre. L'indécision fait partie organique de la nature de l'herméneute parce que l'auto-hypnose peut se dédoubler automatiquement en (auto)ironie ludique.

L'ambiguïté et l'indécision des herméneutes qui rendent mythique le livre et la lecture d'une manière impressionnante cherchent à ce que toute cette philosophie cathartique devienne un échec doux dans une projection intensément livresque surpeuplée de signes, avide à intégrer toute forme de savoir, mais peu convaincante de la sorte aujourd'hui, lorsqu'on regarde vers le passé avec une certaine mélancolie.

Nicolae Balotă rappelle toute une école qui traverse Umberto Eco :

> « La lecture en tant que modalité d'existence impose … une vision sémiotique généralisée. Le lecteur privilégié n'est plus l'esclave d'un livre, d'une espèce littéraire, ni même d'un Babel impossible des livres. Il ne lit seulement les signes graphiques d'une *Enciclopedia universalis*, réelle ou imaginaire, mais il veut décoder tous les signes des arts, des actes humains, de la culture et, en plus, de la nature. Un univers sémiologique s'ouvre devant lui ;

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

> il est de plus en plus conscient du fait qu'il vit, surtout, dans un univers des signes. Tout autour de nous et en nous est réductible à une foncière nature significatrice ». [Balotă, 2007 : 6, n.t.]

Le mysticisme du livre a préparé son propre collapse, car, au lieu d'offrir à l'esprit un plus de savoir sur le monde, il le dissipe dans un labyrinthe étouffé par des signes, touché par l'anarchie des significations, trop dense par la présence de la Bibliothèque, sans lui donner exactement le sentiment promis – la paix de retrouver l'entrée en Ithaca. Une religion du livre ne peut être, finalement, qu'une fantaisie charmante. L'esprit ne peut pas rencontrer son idéal ni au cœur du texte, ni dans la Bibliothèque, mais il *exprime* sa recherche de l'idéal, par le biais du discours, dans l'univers des textes.

Par exemple, lorsqu'il construit un débat ambitieux sur la nature des mondes fictionnels, où il réunit la littérature et la philosophie, la religion et la logique, Toma Pavel, lui aussi, il s'est perdu gracieusement dans la démarche de raconter encore une fois la légende de *Magnus Opus*, qu'il lie à la tradition de Kabbale et de Moïse Cordovero.

L'évaluation qu'il fait de l'histoire est révélatrice, d'une tonalité incertaine, sans se décider clairement s'il la prend au sérieux ou la rejette ironiquement : « J'ai appelé *Magnum Opus* l'ensemble de livres sur l'univers écrits dans une certaine langue. Un Magnum Opus contient, en plus de chaque livre sur le monde, un Livre des règles, qui inclut des considérations d'ordre supérieur concernant l'univers, ses mondes et la langue utilisée par Magnum Opus ... » Mais dans la vue généralisée des systèmes mondiaux possibles, selon un principe de l'indétermination, « ... chaque monde d'un univers correspondra à un nombre considérable, peut-être infini, de livres. » Le résultat est simple: le nombre de livres appelés *Magna Opera* se multiplie à l'infini pour inclure l'« Image Totale » de cet univers, dont Toma affirme : « ... Je m'empresse d'ajouter que je n'ai pas la moindre idée sur l'aspect de cette Image Totale. [...] Non-comptable, ... [Magnum Opus] est seulement une version miniaturisée de l'Image Totale. Outre son ampleur inimaginable et les problèmes purement quantitatifs qu'elle soulève pour toute langue réelle ou imaginaire, l'univers que représente l'Image Totale pourrait être radicalement indescriptible ... » La description de cet univers est inopérable par toute expérience linguistique imaginable, a commenté Pavel, appelant à l'aide pour une interprétation plurielle, « une légende à moitié oubliée » qui raconte l'histoire différemment : « ... parmi les innombrables livres sur les différents univers, chacune de dimensions astronomiques, il y a une série de volumes modestes comme objet, langue et théorie, volumes qui traitent des états de choses de notre monde réel, dans un langage humain et en termes de bon sens. Ils sont appelés Livres Quotidiens. De ces livres, les gens connaissent seulement de petits fragments, parce que seul un être surnaturel pouvait les comprendre entièrement. En effet, la garde des Livres Éternels a été confiée à des génies bienveillants ... De plus,

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

on dit que chacun de nous a été assigné à l'un de ces génies le jour de notre naissance ... » [Pavel, 1982 : 104-105, n.t.]

Et l'histoire continue, tout en développant une gnose mystérieux sur les univers visibles et invisibles, qui est guidé seulement par des ensembles complexes de livres célestes et telluriques, mais entre lesquels interviennent, l'incohérence, la rupture, le manque de communication, la dégradation et la contamination des significations, comme le comprend avec déception un « génie déchu »: « .... il va découvrir que sur la terre les livres sont beaucoup moins cohérents que les célestes Miscellanées, parce que les gens n'ont pas le pouvoir de la vision et l'agilité des esprits. Les livres humains, des imitations imparfaites, ne contiennent que de petits fragments des Miscellanées rassemblés dans un Compendium pour des intellects limités. Certains de ces Compendiums, sans être même présentés sous une forme écrite, survivent en tant que productions orales : des mythes et des poèmes sur des héros légendaires et, également, des règles qui régissent la vie sociale sont conservées dans le Compendium, non écrites et transmises de bouche à oreille. Comme bientôt va découvrir notre génie déchu, oraux ou écrits, les compendiums ne peuvent pas inclure l'entier contenu des éléments mélangés qu'ils imitent... [...] Mais bientôt, il va comprendre qu'il n'y a jamais une correspondance parfaite des compendiums et des miscellanées. Les compendiums oraux ou écrits sont soumis aux révisions, aux changements, aux dégradations et aux contaminations ultérieures ... » [Pavel, 1982 : 112-113, n.t.]

La fin de la légende est extrêmement triste : le génie déchu est envahi par une immense amertume, raison pour laquelle il lui est réservée la solitude de la paix éternelle. Que signifie cette allégorie et pourquoi est-elle reprise dans ces pages du livre de Toma Pavel ?

Partant de la littérature et de sa production impressionnante de mondes fictionnels, Toma Pavel recherche, en effet, une vision englobante, où le livre pourrait être le lien organique entre tous les mondes possibles et les mondes réels. La vision est grande et Toma Pavel la propulse grâce aux connexions, aux arguments, aux théories et aux histoires, comme nous l'avons vu, des plus divers, en plaçant des mondes littéraires fictionnels dans une multitude d'autres mondes, qu'il appelle, par différenciation - réels et sacrés. Mais à mesure qu'elle prend de l'amplitude et de la largeur, la vision évoquée perd son souffle, et à un moment donné, elle s'autodétruit, puis elle entre dans un lent vertige qui la projette en images multiples et ambiguës. Pourquoi ? Le promoteur d'une telle vision, comme Toma Pavel, rencontre inévitablement Dieu. Mais il choisit un détour. La conscience individuelle ne veut pas s'ouvrir à son Créateur, même si elle Le reconnaît, mais elle veut L'intégrer dans une vision théorique. Fait impossible. Grégoire de Nazianze dit, en nous envoyant à Platon de Timaios :

> « Comprendre Dieu est difficile et L'exprimer est impossible, comme l'ont dit certains philosophes grecs, qui ont spéculé sur Dieu, pas aussi astucieux comme je le pense. Ils semblent avoir compris qu'il est difficile à

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

> exprimer et donc éviter les reproches, car il est inexprimé. Mais, pour moi, exprimer Dieu est impossible et Le comprendre est encore plus impossible. Pour ce qui est compréhensible, le mot peut l'expliquer, mais pas assez, mais au moins d'une manière obscure, pour celui qui n'a pas les oreilles entièrement corrompues et une compréhension menteuse. Mais comprendre une telle réalité est totalement impossible et inconcevable, non seulement pour les stupides et les courbés vers le bas, mais aussi pour les très hauts et pour ceux qui aiment Dieu ; et ainsi à tous les êtres nés [avec une naissance liée à la matière] et à qui cette obscurité et le corps épais dans la compréhension de la vérité sont ajoutés. Et je ne sais pas si cela ne l'est pas même pour les êtres supérieurs et spirituels, qui sont proches de Dieu et illuminés par toute la lumière, sont plus brillants, mais pas tous, mais plus pleinement que nous et plus ou moins profonds, selon leur évolution. » [Nazianze, 1993 : 24, n.t.]

Probablement, aussi impressionnante que soit la vision de Toma Pavel, à ce point elle commence à trahir automatiquement ses limites et l'artificialité livresque. Ainsi, dans la première étape, l'ascendante, de la vision intégrante, Toma Pavel dit : « ... seul un Dieu omniscient, tel qu'il est décrit par la théologie médiévale, pourrait dominer, de manière totalement mystérieuse, l'Image Totale de l'univers ... » Mais immédiatement, prenant la légende des livres et le génie déchu, il choisit de se concentrer sur un sens inattendu : les livres célestes et terrestres au lieu de révéler une paix de la communion et d'ordre divin, ils rélèvent d'une anarchie des choses, un amas. Indirectement, l'ordre divin et le pouvoir de la divinité de générer l'harmonie de toutes choses sont contestés. Le génie déchu ne peut pas contrôler les événements et il passe du mot au silence.

Et alors à quoi servent tous les livres ? Où mènent-ils l'esprit humain ? Dans l'histoire du génie déchu, nous apprécions que Toma Pavel conçoit l'ambition égoïste de la conscience de l'intellectuel moderne de remplacer la foi dans la Divinité avec la confiance dans sa propre intelligence, basée précisément sur son pouvoir de mettre dans les livres la compréhension du monde et de travailler avec des significations stockées dans les livres, comme un vrai démiurge. Mais peu importe le nombre des livres, des représentations, des textes, des mondes fictionnels ou des mondes possibles produits par l'intelligence individuelle, elle ne peut en aucun cas gérer l'ordre du monde, évidence qu'elle découvre et reconnaît avec une relative facilité. Qu'est-ce qu'il faut faire dans cette situation ? Incapable de croire et incapable, au contraire, de contrôler les significations et le monde comme un univers du Livre, l'esprit de l'homme moderne n'y revient pas. Il ne baisse pas sa tête et il ne reconnaît pas sa défaite. Il préfère migrer vers (l'auto)ironie, tout en détruisant ses propres constructions textuelles par une pluralité de significations, vers un *ad infinitum* qui ne promet aucune certitude. La solitude du génie déchu, abandonnée du mot dans un silence éternel, caractérise la singularité obstinée de l'esprit moderne, son immense orgueil. Il choisit plutôt de se réfugier dans la fiction de la pluralité anarchiques des mondes possibles, que réaliser l'intégration des mondes dans un seul univers, mais en reconnaissant la Divinité, comme l'unique autorité législative.

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

Le mysticisme du livre est un faux mysticisme et un jeu de religion, très sophistiqué, mais aussi très diligent avec l'arrogance obstinée de l'herméneute. Si nous lisons et nous interprétons la littérature dans cette perspective, nous entrons dans un cercle aussi vicieux que séduisant dans les promesses, mais cela nous exclut de la littérature, comme nous l'avons vu, pour nous mener nulle part. Nous ne pouvons pas nier le mirage d'une telle vision, que les esprits très érudits, vivant *dans* les textes et à travers les textes, peuvent en devenir une proie. Le sujet est dévoré avec une sorte d'étrange satisfaction par son propre objet : le livre. La singularité de la conscience consacrée au Livre, en écrivant et en interprétant, imagine une piste pour s'échapper, au lieu de se sauvegarder, grâce au pluralisme herméneutique des mondes et des significations. En choisissant ce territoire d'existence, l'esprit moderne est prédestiné témérairement à la mélancolie, à la déception et, en dernier horizon, au silence, sortant ainsi de la parole à travers un paradoxal et un mystérieux mysticisme du Livre.

Ce positionnement en vers la littérature est extrêmement productif dans l'acte de l'interprétation, car il favorise fébrilement le discours comme acte créateur et le texte comme produit de celui-ci. Mais alors qu'il rêve de transformer la littérature en un lieu de sauvegarde, se terminant en réalité dans l'abîme du texte, les penseurs qui ont engendré cette école critique ne privilégient pas la conscience savante – l'auteur et le lecteur – dans leur rencontre réalisée par les consciences précaires fictionnelles. L'instrumentalisation de la littérature par les méthodes de l'analyse du discours privilégie généreusement l'intelligence du chercheur. Le mysticisme du livre, d'une manière beaucoup plus compliquée, parvient à enfermer la littérature dans sa propre intériorité textuelle. Les deux semblent trahir de différentes manières la nature primordiale de la littérature, l'humanité individuelle exprimée dans la poésie et la narration.

(traduction du roumain par Ioana-Crina Prodan)

Bibliographie

BALOTĂ, Nicolae (2007), *De la Homer la Joyce*, Ideea Europeană, Bucureşti.

*** (2008), *Biblia sau Sfânta Scriptură*, Editura Institului Biblic şi de Misiune Ortodoxă, Bucureşti.

BLOOM, Harold (2008), *Anxietatea influenţei. O teorie a poeziei*, traduction et notes de Rareş Moldovan, Piteşti, Paralela 45.

DUCROT, Oswald, SCHAEFFER, Jean-Marie (1996), *Noul dicţionar enciclopedic al ştiinţelor limbajului*. Traduction de Anca Măgureanu, Viorel Vişan, Marina Păunescu, Editura Babel, Bucureşti.

*** (1999), *Filocalia sfintelor nevoinţe ale desăvîrşirii. Culegere din scrierile Sfinţilor Părinţi, care arată cum se poate omul curăţi, lumina şi desăvîrşi*, Traduction, introduction et notes de Dumitru Stăniloaie, Humanitas, Bucureşti.

Nazianz, Grigorie de (1993), *Cele cinci cuvîntări teologice ale Celui între Sfinţi Parintele nostru Grigorie de Nazianz*. Traduction, introduction et notes de Pr. Dr. Academician Dumitru Stăniloaie, Editura Anastasia.

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)

KANT, Immanuel (1994), *Critica raţiunii pure*, traduction de Nicolae Bagdasar et Elena Moisuc. Editura IRI, Bucureşti.
MONTAIGNE, Michel de (1984), *Eseuri*. traduction de Mariella Seulescu. Préface, tableau chronologique et notes de Ludwig Grunberg. Biblioteca pentru toţi, Minerva, Bucureşti.
NOICA, Rafail (2002), *Cultura duhului*, Editura Reîntregirea, Alba Iulia.
PAVEL, Toma (1982), *Lumi ficţionale*; traduction de Maria Mociorniţa; *Préface* de Paul Cornea; Minerva, Bucureşti.
PAVEL, Toma (1999), *Arta îndepărtării. Eseu despre imaginaţia clasică*, traduction de Mihaela Mancaş; Editura Nemira, Bucureşti.

BDD-A27624 © 2017 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 23:01:52 UTC)